

ANNEXE 1. DÉCOUVRIR LE PERSONNAGE DE DON QUICHOTTE ¹

TOME 1, CHAPITRE 1

1.

Dans un petit bourg de la Manche, dont je ne veux pas me rappeler le nom, vivait naguère un hidalgo. Son âge frisait la cinquantaine ; il était de complexion robuste, maigre de visage, sec de corps. Il faut savoir que dans ses moments de loisir, c'est-à-dire à peu près toute l'année, notre hidalgo s'adonnait à la lecture des livres de chevalerie avec tant d'assiduité et de plaisir, qu'il avait fini par en oublier l'administration de son bien.

2.

Notre hidalgo se passionna tellement pour sa lecture qu'à force de toujours lire et de ne plus dormir, son cerveau se dessécha, et qu'il finit par perdre l'esprit. Il ne rêvait qu'enchantements, querelles, défis, combats, blessures, déclarations galantes, tourments amoureux et autres extravagances semblables ; et ces rêveries saugrenues s'étaient si bien logées dans sa tête, que pour lui il n'existait pas au monde d'histoires plus certaines et plus authentiques.

3.

La raison l'ayant abandonné sans retour, il en vint à former le plus bizarre projet dont jamais fou se soit avisé. Il se persuada qu'il était convenable et même nécessaire, tant pour le service de son pays que pour sa propre gloire, de se faire chevalier errant et de s'en aller de par le monde, avec son cheval et ses armes, et de pratiquer tout ce qu'il avait lu que pratiquaient les chevaliers errants, cherchant les aventures, défendant les opprimés, redressant toutes sortes de torts, et s'exposant à tant de rencontres, à tant de périls, qu'il acquit, en les surmontant, une éternelle renommée.

4.

Notre hidalgo alla visiter sa monture, pauvre bête ayant plus de tares que de membres, et de plus bien chétive apparence ; il lui donna le nom de Rossinante. Il ne manquait plus rien, sinon une dame à aimer, celle qu'il allait faire maîtresse de son cœur, instituer dame de ses pensées ! C'était, à ce que l'on croit, la fille d'un laboureur des environs, jeune paysanne de bonne mine, dont il était devenu amoureux sans que la belle s'en doutât un seul instant. Elle s'appelait Aldonza Lorenzo ; il finit par l'appeler Dulcinée du Toboso. Don Quichotte sollicita un paysan, son voisin, homme de bien mais qui n'avait assurément guère de plomb dans la cervelle. Sancho Panza, c'était le nom du laboureur, se laissa si bien gagner, qu'il résolut de planter là femme et enfants, pour suivre notre chevalier en qualité d'écuyer.

¹ Des extraits du roman de Cervantès provenant de la traduction de Louis Viardot publiée en 1836.

TOME 1, CHAPITRE 8

5.

Ils découvrirent au loin dans la campagne trente ou quarante moulins à vent. À cette vue, Don Quichotte s'écria :

– Aperçois-tu, Sancho, cette troupe de formidables géants ? Eh bien, je prétends les combattre et leur ôter la vie.

Aussitôt, il donne de l'éperon à Rossinante, et quoique Sancho ne cessât de jurer que c'étaient des moulins à vent, et non des géants, notre héros n'entendait pas la voix de son écuyer.

– Ne fuyez pas, criait-il à se fendre la tête, ne fuyez pas, lâches et viles créatures !

Puis, se recommandant à sa dame Dulcinée, et la priant de le secourir dans un si grand péril, il se précipite, couvert de son écu et la lance en arrêt, contre le plus proche des moulins. Mais comme il en perçait l'aile d'un grand coup, le vent la fit tourner avec tant de violence qu'elle mit la lance en pièces, emportant cheval et cavalier, qui s'en allèrent rouler dans la poussière.

TOME 1, CHAPITRE 14

6.

La bergère Marcelle apparut si belle que sa beauté passait sa renommée.

– Libre je suis née et, pour pouvoir mener une vie libre, j'ai choisi la solitude des champs. Les arbres de ces montagnes sont ma compagnie, les eaux claires de ces ruisseaux, mes miroirs. Je suis un feu éloigné, une épée mise hors de tout contact. Ceux que j'ai rendus amoureux par ma vue, je les ai détrompés par mes paroles ; et si les désirs ne s'alimentent que d'espérance, n'en ayant jamais donné la moindre ni à Chrysostôme ni à nul autre, on peut dire que c'est plutôt son obstination que ma cruauté qui lui a donné la mort.

La bergère se retourna, et disparut dans le plus épais d'un bois qui couvrait la montagne, laissant dans l'admiration, aussi bien de son esprit que de sa beauté, tous ceux qui l'avaient entendue. Quelques-uns de ceux qu'avait blessés la puissante flèche des rayons de ses beaux yeux firent mine de vouloir la suivre. Mais aussitôt que Don Quichotte s'aperçut de leur intention, il lui sembla que l'occasion était belle d'exercer sa chevalerie, en portant secours aux demoiselles qui en avaient besoin. Mettant la main à la garde de son épée, d'une voix haute et intelligible, il s'écria : Que personne, de quelque état et condition que ce soit, ne s'avise de suivre la belle Marcelle, sous peine d'éveiller mon indignation et d'encourir ma colère.

TOME 1, CHAPITRE 17

7.

Cela fait, Don Quichotte voulut aussitôt expérimenter par lui-même la vertu de ce baume, qu'il s'imaginait si précieux. Mais à peine eut-il fini de boire qu'il commença de vomir, de telle manière qu'il ne lui resta rien au fond de l'estomac ; et les angoisses du vomissement lui causant, en outre, une sueur abondante, il demanda qu'on le couvrît bien dans son lit et qu'on le laissât seul. On lui obéit, et il dormit paisiblement plus de trois grandes heures, au bout desquelles il se sentit, en s'éveillant, le corps tellement soulagé et les reins si bien remis de leur foulure, qu'il se crut entièrement guéri ; ce qui, pour le coup, lui fit penser qu'il avait réussi à fabriquer le précieux baume de Fier-à-Bras, et que, possesseur d'un tel remède, il pouvait entreprendre les plus périlleuses aventures.

TOME 1, CHAPITRE 19

8.

Crois, dit Don Quichotte, que le sage qui doit un jour écrire l'histoire de mes exploits aura trouvé bon que j'aie un surnom comme tous les chevaliers mes prédécesseurs ; ils étaient connus sous ces noms-là par toute la terre. Je pense donc que ce sage t'aura mis dans la pensée et sur le bout de la langue le surnom de chevalier de la Triste-Figure ; je veux le porter désormais, et, pour cela, je suis décidé à faire peindre sur mon écu quelque figure extraordinaire.

– Par ma foi, seigneur, reprit Sancho, Votre Grâce peut se dispenser de faire peindre cette figure-là, il suffira de vous montrer.

TOME 1, CHAPITRE 21

9.

Vois-tu ce chevalier qui porte un heaume en or ? C'est ça, l'armet de Mambrin !

Voici ce qu'étaient cet armet, ce cheval et ce chevalier qu'apercevait Don Quichotte. Le barbier portait un plat à barbe. Se trouvant surpris par la pluie, il l'avait mis sur sa tête. Cet homme montait un bel âne gris ; mais tout cela pour Don Quichotte était un chevalier monté sur un cheval gris pommelé, avec un armet d'or sur sa tête, car il accommodait tout à sa fantaisie chevaleresque. Il courut donc sur le barbier bride abattue et la lance basse, résolu de le percer de part en part.

– Défends-toi, lui cria-t-il, chétive créature, ou rends-moi de bonne grâce ce qui m'appartient.

TOME 1, CHAPITRE 25

10.

Mais enfin, demanda Sancho, qu'est-ce donc que Votre Grâce prétend faire dans un lieu si désert ?

– Fou je suis, et fou je veux demeurer, jusqu'à ce que tu sois de retour avec la réponse à une lettre que tu iras porter de ma part à Madame Dulcinée.

Se mettant à retirer ses chausses, il fut bientôt nu, seulement en chemise ; puis, sans autre façon, se donnant du talon au derrière, il fit deux cabrioles et deux culbutes, les pieds en haut, la tête en bas.

TOME 1, CHAPITRE 31

11.

Avant d'arriver au château, le duc avait pris les devants, afin d'avertir ses gens de la manière dont il voulait qu'on traitât Don Quichotte. Les galeries se remplissaient de serviteurs qui, après avoir crié « Bienvenues soient la crème et la fleur des chevaliers errants ! », répandirent des flacons d'eau de senteur sur toute la compagnie. Une telle réception ravissait notre héros, et ce jour fut le premier où il se crut un véritable chevalier errant, parce qu'on le traitait de la même façon que, dans ses livres, il avait vu qu'on traitait les chevaliers des siècles passés. Les jeunes filles le voyant ainsi, eussent éclaté de rire si le duc ne leur eût expressément enjoint de s'observer.

TOME 1, CHAPITRE 74

12.

Oui, je me sens l'esprit libre et dégagé des ombres épaisses dont l'avait obscurci l'insipide et continuelle lecture des exécrables livres de chevalerie : aujourd'hui j'en reconnais l'extravagance et la fausseté.

Je ne suis plus Don Quichotte de la Manche mais Alonzo Quijano, que la douceur de ses mœurs fit surnommer le Bon. J'ai pris en aversion les profanes histoires de la chevalerie errante ; je reconnais le danger que leur lecture m'a fait courir ; enfin, par la miséricorde de Dieu, devenu sage à mes dépens, je les abhorre et les déteste !

ANNEXE 2. RÉFLÉCHIR AUX DIFFÉRENTS NIVEAUX DE NARRATION ET À LEUR REPRÉSENTATION ²

TOME 1, CHAPITRE II

En cheminant ainsi, notre tout neuf aventurier se parlait à lui-même, et disait :

– Qui peut douter que, dans les temps à venir, quand se publiera la véridique histoire de mes exploits, le sage qui les écrira, venant à conter cette première sortie que je fais si matin, ne s’exprime de la sorte ? [...]

Le fameux chevalier Don Quichotte de la Manche, abandonnant le duvet oisif, monta sur son fameux cheval Rossinante et prit sa route à travers l’antique et célèbre plaine de Montiel. En effet, c’était là qu’il cheminait ; puis, il ajouta :

– Heureux âge et siècle heureux celui où paraîtront à la clarté du jour mes fameuses prouesses, dignes d’être gravées dans le bronze, sculptées en marbre, et peintes sur bois, pour vivre éternellement dans la mémoire des âges futurs ! Ô toi, qui que tu sois, sage enchanteur, destiné à devenir le chroniqueur de cette merveilleuse histoire, je t’en prie, n’oublie pas mon bon Rossinante, éternel compagnon de toutes mes courses et de tous mes voyages.

Puis, se reprenant, il disait, comme s’il eût été réellement amoureux :

Ô princesse Dulcinée, dame de ce cœur captif ! Une grande injure, vous m’avez faite en me donnant congé, en m’imposant, par votre ordre, la rigoureuse contrainte de ne plus paraître en présence de votre beauté. Daignez, ma dame, avoir souvenance de ce cœur, votre sujet, qui souffre tant d’angoisses pour l’amour de vous.

À ces sottises, il en ajoutait cent autres, toutes à la manière de celles que ses livres lui avaient apprises, imitant de son mieux leur langage. Et cependant, il cheminait avec tant de lenteur, et le soleil, qui s’élevait, dardait des rayons si brûlants, que la chaleur aurait suffi pour lui fondre la cervelle, s’il en eût conservé quelque peu.

TOME 1, CHAPITRE VIII

Ainsi donc, comme on l’a dit, Don Quichotte s’élançait, l’épée haute, contre le prudent Biscayen, dans le dessein de le fendre par moitié, et le Biscayen l’attendait de même, l’épée en l’air, et abrité sous son coussin. Tous les assistants épouvantés attendaient avec anxiété l’issue des effroyables coups dont ils se menaçaient. La dame du carrosse offrait, avec ses femmes, mille vœux à tous les saints du paradis et mille cierges à toutes les chapelles d’Espagne, pour que Dieu délivrât leur écuyer et elles-mêmes du péril extrême qu’ils couraient.

Mais le mal de tout cela, c’est qu’en cet endroit même l’auteur de cette histoire laisse la bataille indécise et pendante, donnant pour excuse qu’il n’a rien trouvé d’écrit sur les exploits de Don Quichotte, de plus qu’il n’en a déjà raconté. Il est vrai que le second auteur de cet ouvrage ne voulut pas croire qu’une si curieuse histoire fût ensevelie dans l’oubli, et que les beaux esprits de la Manche se fussent montrés assez négligents pour ne pas conserver dans leurs archives ou leurs bibliothèques quelques manuscrits qui traitassent de ce fameux chevalier. Ainsi donc, dans cette supposition, il ne désespéra point de rencontrer la fin de cette intéressante histoire, qu’en effet, par la faveur du ciel, il trouva de la manière qui sera rapportée dans la seconde partie.

TOME 1, CHAPITRE IX

Me trouvant un jour à Tolède, dans la rue d’Alcana, je vis un jeune garçon qui venait vendre à un marchand de soieries de vieux cahiers de papiers. Comme je me plais beaucoup à lire, et jusqu’aux bribes de papier qu’on jette à la rue, poussé par mon inclination naturelle, je pris un des cahiers que vendait l’enfant, et je vis que les caractères en étaient arabes. Et comme, bien que je les reconnusse, je ne les savais pas lire, je me mis à regarder si je n’apercevais point quelque Morisque espagnolisé qui pût les lire pour moi, et je n’eus pas grand’peine à trouver un tel interprète. Enfin, le hasard m’en ayant amené un, je lui expliquai mon désir, et lui remis le livre entre les mains. Il l’ouvrit au milieu, et n’eut

² Extraits du roman de Cervantès provenant de la traduction de Louis Viardot publiée en 1836.

pas plus tôt lu quelques lignes qu'il se mit à rire. Je lui demandai pourquoi il riait.

– C'est, me dit-il, d'une annotation qu'on a mise en marge de ce livre.

Je le priai de me la faire connaître, et lui, sans cesser de rire :

– Voilà, reprit-il, ce qui se trouve écrit en marge : cette Dulcinée du Toboso, dont il est si souvent fait mention dans la présente histoire, eut, dit-on, pour saler des porcs, meilleure main qu'aucune autre femme de la Manche.

Quand j'entendis prononcer le nom de Dulcinée du Toboso, je demeurai surpris et stupéfait, parce qu'aussitôt je m'imaginai que ces paperasses contenaient l'histoire de Don Quichotte. Dans cette pensée, je le pressai de lire l'intitulé, et le Morisque, traduisant aussitôt l'arabe en castillan, me dit qu'il était ainsi conçu : *Histoire de Don Quichotte de la Manche*, écrite par Cid Hamet Benengeli, historien arabe. Il ne me fallut pas peu de discrétion pour dissimuler la joie que j'éprouvai, quand le titre du livre frappa mon oreille. L'arrachant des mains du marchand de soie, j'achetai au jeune garçon tous ces vieux cahiers pour un demi réal. M'éloignant bien vite avec le Morisque, je l'emmenai dans le cloître de la cathédrale et le priai de me traduire en castillan tous ces cahiers, du moins ceux qui traitaient de Don Quichotte, sans mettre ou omettre un seul mot, lui offrant d'avance le prix qu'il exigerait.

TOME 2, CHAPITRE II

– Quant à ce qui touche, continua Sancho, à la valeur, à la courtoisie, aux exploits de votre grâce, enfin à votre affaire personnelle, il y a différentes opinions. Les uns disent : fou, mais amusant ; d'autres : vaillant, mais peu chanceux ; d'autres encore : courtois, mais assommant. Mais si votre grâce veut savoir tout au long ce qu'il y a au sujet des calomnies qu'on répand sur son compte, je m'en vais vous amener tout à l'heure quelqu'un qui vous les dira toutes, sans qu'il y manque une miette. Hier soir, il nous est arrivé le fils de Bartolomé Carrasco, qui vient d'étudier à Salamanque, où on l'a fait bachelier ; et, comme j'allais lui souhaiter la bienvenue, il me dit que l'histoire de votre grâce était déjà mise en livre, avec le titre de *l'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche*. Il dit aussi qu'il est fait mention de moi dans cette histoire, sous mon propre nom de Sancho Panza, et de Madame Dulcinée du Toboso, et d'autres choses qui se sont passées entre nous tête-à-tête, si bien que je fis des signes de croix comme un épouvanté, en voyant comment l'historien qui les a écrites a pu les savoir.

– Je t'assure, Sancho, dit Don Quichotte, que cet auteur de notre histoire doit être quelque sage enchanteur. À ces gens-là, rien n'est caché de ce qu'ils veulent écrire.

– Pardieu ! Je le crois bien, s'écria Sancho, qu'il était sage et enchanteur, puisque, à ce que dit le bachelier Samson Carrasco (c'est ainsi que s'appelle celui dont je viens de parler), l'auteur de l'histoire se nomme Cid Hamet Aubergina.

– C'est un nom moresque, répondit Don Quichotte.

– Sans doute, répliqua Sancho, car j'ai ouï dire que la plupart des Mores aiment beaucoup les aubergines.

– Tu dois, Sancho, te tromper quant au surnom de ce Cid, mot qui, en arabe, veut dire seigneur.

TOME 2, CHAPITRE X

En arrivant à raconter ce que renferme le présent chapitre, l'auteur de cette grande histoire dit qu'il aurait voulu le passer sous silence, dans la crainte de n'être pas cru, parce que les folies de Don Quichotte touchèrent ici au dernier terme que puissent atteindre les plus grandes qui se puissent imaginer, et qu'elles allèrent même deux portées d'arquebuse au-delà. Mais finalement, malgré cette appréhension, il les écrivit de la même manière que le chevalier les avait faites, sans ôter ni ajouter à l'histoire un atome de la vérité, et sans se soucier davantage du reproche qu'on pourrait lui adresser d'avoir menti. Il eut raison, parce que la vérité, si fine qu'elle soit, ne casse jamais, et qu'elle nage sur le mensonge comme l'huile au-dessus de l'eau.

Continuant donc son récit, l'historien dit, qu'aussitôt que Don Quichotte se fut embusqué dans le bosquet, bois ou forêt proche du Toboso, il ordonna à Sancho de retourner à la ville, et de ne point reparaitre en sa présence qu'il n'eût d'abord parlé de sa part à sa dame, pour la prier de vouloir bien se laisser voir de son captif chevalier, et de daigner lui donner sa bénédiction, afin qu'il pût se promettre une heureuse issue dans toutes les entreprises qu'il affronterait désormais. Sancho se chargea de ce que lui commandait son maître, et promit de lui rapporter une aussi bonne réponse que la première fois.

ANNEXE 3. TEXTES SUR LA FIGURE DU CHEVALIER ERRANT DANS L'ESPACE-TEMPS

1 : EXTRAIT DES *FLEURS BLEUES* DE RAYMOND QUENEAU

[...]

Sans attendre la réponse de son maître, Sthène se mit à trotter vers le pont-levis qui s'abaissa fonctionnellement. Mouscaillot, qui ne proférait mot de peur de recevoir un coup de gantelet dans les gencives, suivait, monté sur Stéphane, ainsi nommé parce qu'il était peu causant. Comme le duc remâchait son amertume et que Mouscaillot, suivant sa prudente politique, persévérerait dans le silence, seul Sthène continuait à bavarder gaiement et il lançait des gabances réjouissantes à ceux qui le regardaient passer, les Celtes d'un air gallican, les Romains d'un air césarien, les Sarrasins d'un air agricole, les Huns d'un air unique, les Alains d'un air narte et les Francs d'un air sournois. Les Normands buvaient du calva.

Tout en saluant très bas leur bien aimé suzerain, les manants grommelaient des menaces redoutables mais qu'ils savaient inefficaces, aussi ne dépassaient-elles pas les limites de leurs moustaches, s'ils en portaient. Sur la grand'route, Sthène allait bon train et finit par se taire, ne trouvant plus d'interlocuteur, la circulation étant nulle ; il ne voulait importuner son cavalier qu'il sentait somnoler ; comme Stèphe et Mouscaillot partageaient cette réserve, le duc d'Auge finit par s'endormir.

Il habitait une péniche amarrée à demeure près d'une grande ville et il s'appelait Cidrolin. On lui servait à manger de la langouste pas trop fraîche avec une mayonnaise glauque. Tout en décortiquant les pattes de la bête avec un casse-noisette, Cidrolin dit à Cidrolin :

– Pas fameux tout ça, pas fameux ; Lamélie ne saura jamais faire la cuisine.

Il ajouta, s'adressant toujours à lui-même :

– Mais où donc allais-je ainsi monté sur un cheval ? Je ne m'en souviens plus. D'ailleurs, c'est bien ça les rêves ; jamais de ma vie non plus je ne suis monté à bicyclette et, jamais en rêve, je ne monte à bicyclette et pourtant je monte à cheval. Il doit y avoir une explication, c'est sûr. Décidément, cette langouste n'est pas fameuse et cette mayonnaise encore moins et si j'apprenais à monter à cheval ? Au bois, par exemple. Ou bien à bicyclette ?

– Et tu n'aurais pas besoin de permis de conduire, lui fait-on remarquer.

– Passons, passons.

On apporte ensuite le fromage.

Du plâtre.

Un fruit.

Des vers s'y logeaient.

Cidrolin s'essuie la goule et murmure :

– Encore un de foutu.

– Ce n'est pas ça qui t'empêchera de faire ta sieste, lui dit-on.

– Il ne répond pas ; sa chaise longue l'attend sur le pont. Il se couvre le visage d'un mouchoir et le voilà bientôt en vue des murailles de la ville capitale, sans se préoccuper du nombre des étapes.

– Chouette, s'écria Sthène, nous y sommes.

Le duc d'Auge s'éveillait, avec l'impression d'avoir fait un mauvais repas.

Raymond Queneau, *Les Fleurs bleues*, Gallimard, coll. « Folio », 1965, p. 15-17. © Éditions Gallimard.

Tous les droits d'auteur de ce texte sont réservés. Sauf utilisation, toute utilisation de celui-ci autre que la consultation individuelle et privée est interdite. www.gallimard.fr

2 : EXTRAIT DE *LE DRAGON*, NOUVELLE DE RAY BRADBURY

[...]

– Là, chuchota le premier chevalier. Regarde ! Oh Mon Dieu !

À plusieurs lieues de là, se précipitant vers eux dans un rugissement grandiose et monotone : le dragon.

Sans dire un mot, les deux chevaliers ajustèrent leurs armures et enfourchèrent leurs montures.

Au fur et à mesure qu'il se rapprochait, sa monstrueuse exubérance déchirait en lambeau le manteau de la nuit. Son œil jaune et fixe, dont l'éclat s'accroissait quand il accélérât son allure pour grimper une pente, faisait surgir brusquement une colline de l'ombre puis disparaissait au fond de quelque vallée ; la masse sombre de son corps, tantôt distincte, tantôt cachée derrière quelque repli, épousait tous les accidents du terrain.

– Dépêchons-nous.

Ils éperonnèrent leurs chevaux et s'élançèrent en direction d'un vallon voisin.

– Il va passer par là.

De leur poing ganté de fer, ils saisirent leurs lances et rabattirent les visières sur les yeux de leurs chevaux.

– Seigneur !

– Invoquons son nom et son secours !

À cet instant, le dragon contourna la colline. Son œil, sans paupière, couleur d'ambre clair, les absorba, embrasa leurs armures de lueurs rouges et sinistres. Dans un horrible gémissement, à une vitesse effrayante, il fondit sur eux.

– Seigneur ! Ayez pitié de nous !

La lance frappa un peu au-dessous de l'œil jaune et fixe. Elle rebondit et l'homme vola dans les airs. Le dragon chargea, désarçonna le cavalier, le projeta à terre, lui passa sur le corps, l'écrabouilla.

Quant au second cheval et à son cavalier, le choc fut d'une violence telle, qu'ils rebondirent à trente mètres de là et allèrent s'écraser contre un rocher.

Dans un hurlement aigu, des gerbes d'étincelles roses, jaunes et orange, un aveuglant panache de fumée blanche, le dragon était passé...

– Tu as vu ? cria une voix. Je te l'avais dit !

– Ça alors ! Un chevalier en armure ! Nom de tous les tonnerres ! Mais c'est que nous l'avons touché !

– Tu t'arrêtes ?

– Un jour, je me suis arrêté et je n'ai rien vu. Je n'aime pas stopper dans cette lande. J'ai les foies.

– Pourtant nous avons touché quelque chose...

– Mon vieux, j'ai appuyé à fond sur le sifflet. Pour un empire, le gars n'aurait pas reculé...

La vapeur, qui s'échappait par petits jets, coupait le brouillard en deux.

– Faut arriver à l'heure. Fred ! Du charbon !

Un second coup de sifflet ébranla le ciel vide. Le train de nuit, dans un grondement sourd, s'enfonça dans une gorge, gravit une montée et disparut bientôt en direction du nord. Il laissait derrière lui une fumée si épaisse qu'elle stagnait dans l'air froid des minutes après qu'il fut passé et eut disparu à tout jamais.

Ray Bradbury, *Le Dragon*, nouvelle³ extraite d'*Un remède à la mélancolie*, Denoël, coll. « Présence du futur », 1961.

3 : EXTRAIT DU SCÉNARIO DU FILM DU SPECTACLE

52/Ext jour/Une route au bord d'un terrain vague

Michel se trouve à côté de son vélo sur le bord d'une route qui longe un terrain vague. Il le regarde avec gravité et tapote solennellement la selle.

Michel

Va Rossinante, je te rends aujourd'hui ta liberté. Va où bon te semble, toi mon cheval à la vitesse toujours imitée, jamais égalée...

Michel lance son vélo qui roule quelques mètres avant de tomber. Il le regarde un instant, puis, tout sourire, va le redresser.

Michel

Tu ne veux pas quitter ton maître, fidèle serviteur !

Michel, plus hirsute que jamais, se tourne vers Jérôme, assis près d'un petit feu de camp, qui le regarde tristement.

Jérôme

Quand même, des fois, je comprends qu'on puisse vous trouver un peu fou...

Michel va s'asseoir près du feu et sort l'exemplaire de Don Quichotte d'une sacoche du vélo de Sancho. Il ouvre le livre et semble se regarder à l'intérieur, comme si c'était un miroir. Puis il tourne les pages jusqu'à trouver la fiche d'inscription d'Alma Lorenzo qu'il regarde longuement avant de la remettre en place. Michel tourne à nouveau des pages, s'arrête sur l'une d'entre elles et la déchire, l'air satisfait.

³ Le texte complet de la nouvelle est également disponible : http://www4.ac-nancy-metz.fr/ia54-circos/ienpam/sites/ienpam/IMG/pdf_Nouvelle_de_Ray_Bradbury_le_dragon.pdf

Michel

Tu as raison, Sancho. Fou je suis, et fou je vais rester jusqu'à ce que tu me ramènes la réponse à cette lettre que je te demande d'apporter à ma Dulcinée. Si cette réponse est celle que je mérite, je serai guéri. Sinon, je serai fou pour toujours.

Michel donne la page de Don Quichotte à Jérôme.

Michel

En attendant, je vais imiter l'illustre Roland et faire pénitence pour honorer ma Dulcinée. Je vais me débarasser de mes armes et me mettre nu, comme au jour de ma naissance : Ô Dulcinée du Toboso, jour de mes nuits, gloire de mes peines, Nord de mes voyages, étoile de ma bonne fortune...

Michel commence à enlever ses vêtements.

Jérôme

Stop, stop !! Comment dire... ça sert à rien Michel, vous allez juste chopper la crève... Attendez-moi au chaud, je reviens.

[Métilde Weyergans et Samuel Hercule, extrait du scénario du film créé pour le spectacle *Dans la peau de Don Quichotte*, 2017.](#)